

GIULIA D'ANNA LUPO

L'art à l'horizon

Dans un marché du travail difficile d'accès, les étudiants des filières artistiques n'auront pas le choix : il leur faudra persévérer, réinventer sans cesse leur métier, garder ouvert le champ des possibles...

E ntre coups de bol et ras-le-bol... Tel était un titre possible pour l'article d'ouverture de ce supplément. Une façon radicale de résumer le parcours du combattant qui attend souvent les étudiants en art à la sortie de leurs écoles. Un rêve permanent, un statut intermittent... Nous avons finalement opté pour une accroche plus mesurée. Plus réaliste. Plus proche de cette double inconstance qui guette nos arlequins en herbe.

Entre rêve singulier et réalités plurielles, telle est bien la situation de celui qui se sent, se pense, se vit artiste. Qui bosse dur pour décrocher le Graal – un diplôme tout en haut de l'affiche – et se réveille sur un marché du travail qui ressemble souvent à un marché... sans travail. « *Vivre de son art, c'est lointain*, constate l'une de ces artistes en devenir, diplômée d'une grande école. *Personne ne t'attend, et personne ne t'a préparé à ce qui t'attend. Dans les écoles, c'est un sujet un peu tabou.* »

Les tabous, comme les chiffres, sont souvent impitoyables. Sont-ils pour autant incontournables ? Si l'on en croit le ministère de la culture, en 2015, pas plus de 10 % des diplômés parvenaient à vivre exclusivement de leur art, trois ans après leur sortie d'une école d'arts plastiques. Une majorité d'entre eux devaient se contenter d'activités « *dans le champ artistique* » (enseignement, médiation culturelle, communication...).

La créativité est partout

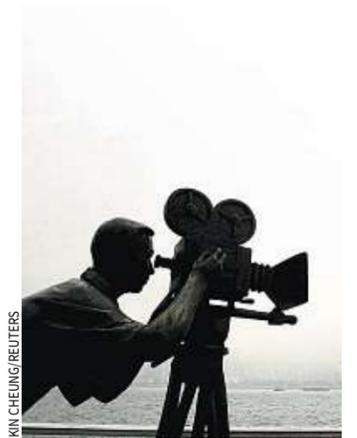
Se contenter ? Mais le champ artistique est vaste ! Il ouvre des horizons parfois inattendus, souvent inespérés, comme on le verra au Start, le Salon des formations artistiques organisé le samedi 1^{er} et le dimanche 2 décembre à Paris. La créativité est devenue un métier. Beaux-arts, design, architecture, cinéma, graphisme, jeux vidéo, mode, arts plastiques, il y a mille et une manières d'être « artiste » comme d'être ingénieur ; mille et un chemins de traverse. Témoins ces compagnons du devoir qui

offrent des passerelles méconnues vers l'enseignement supérieur à « *des jeunes à qui l'école a souvent dit qu'ils étaient nuls* » et qui « *découvrent qu'ils sont capables d'acquiescer des savoirs, de les transmettre, et intègrent une spirale positive* », souligne Jean-Claude Bellanger, secrétaire général chez les compagnons. Témoin ce jeune ingénieur Arts et Métiers qui a fait son troisième cycle à... l'Opéra de Paris. « *Quand je croise des gamins, je leur parle systématiquement de travail, de culture, de curiosité* », explique l'actrice Rachida Brakni, rappelant qu'elle n'a « *jamais attendu que le téléphone sonne* ».

L'art est partout. Ne parle-t-on pas des « règles de l'art », de « l'art et la manière », de « l'art de vivre », tout simplement ? Quant au fameux statut d'intermittent si décrié, n'a-t-il pas débordé le monde du spectacle pour devenir – hélas – la norme dans le monde tout court ? Pour paraphraser Houellebecq, nous sommes dans une « *extension du domaine de l'art* ». ■

PASCAL GALINIER

DOSSIER



KIN CHEUNG/REUTERS

ÉCOLE DE CINÉMA : FRENCHIE SINON RIEN

La Fémis et Louis-Lumière tiennent le haut du pavé, continuant de figurer parmi les meilleurs établissements au monde. Mais les places sont chères. PAGE 5

RACHIDA BRAKNI

« On ne devient pas acteur uniquement en passant par le Conservatoire », revendique l'actrice et metteuse en scène. Le travail et la curiosité sont au cœur du métier. PAGE 2



FRANÇOIS DURAND/GETTY IMAGES

COMPAGNONS, LA VOIE DE L'EXCELLENCE

Formation valorisant la transmission du savoir, le compagnonnage offre également des passerelles vers les cursus universitaires de métier d'art. PAGE 6

LE WEB, DÉFRICHEUR D'ARTISTES

Les réseaux sociaux comme Instagram ou Facebook permettent aux jeunes d'être repérés plus aisément par les galeristes et les critiques d'art. PAGE 3

Jeune artiste : un rêve permanent, un statut intermittent

Précarité, incertitude, tâtonnements...
Les diplômés des filières artistiques vivent des moments
difficiles et intenses après leur sortie d'école

Galerie La Forest Divonne, un vendredi de novembre, à Paris. Elsa et Johanna présentent leur premier « solo show » (exposition individuelle). Deux ans à peine après leur sortie de l'École nationale des arts décoratifs (Ensad) et de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris (Ensba), ces deux photographes de 27 ans ont le privilège d'exposer leur travail à quelques pas des Beaux-Arts, là où Johanna Benainous a été formée pendant cinq ans à « pousser son univers ». Un univers troublant où son duo avec Elsa Parra entre dans la peau de personnages qui semblent familiers, mais étranges, et interrogent le spectateur sur leurs identités : femmes ou hommes ? Déguisés ou travestis ?

Le succès de ce travail, qui n'est pas sans rappeler celui de l'artiste américaine Cindy Sherman, contraste avec le parcours semé d'embûches de nombreux jeunes artistes. Comédiens, danseurs, musiciens, peintres, sculpteurs, et tant d'autres qui ont répondu à un appel à témoignages diffusé sur le site du Monde. Le nombre et la diversité des réponses permettent de dresser, par petites touches, le portrait d'une génération de jeunes aspirants artistes. Une génération tiraillée entre l'impératif de faire des études supérieures, de s'accommoder avec le monde du travail et de s'insérer dans l'univers de la culture et du spectacle.

Parmi ces témoignages, de nombreux artistes plasticiens déplorent l'absence de professionnalisation dans les écoles d'art, même si ces dernières revendiquent la création de modules préparant à l'emploi, de séminaires ou de conférences. « Après les Beaux-Arts, personne ne t'attend, et personne ne t'a préparé non plus à ce qui t'attend. Dans les écoles, c'est un sujet un peu tabou. Vivre de son art, c'est lointain », témoigne cette jeune diplômée de l'École européenne supérieure d'art de Bretagne (EESAB) qui vit – pour l'instant – de son travail de régisseuse.

Même si, évidemment, les jeunes qui s'engagent dans cette voie savent que cette filière, du point de vue de l'insertion professionnelle, est plus complexe que d'autres. « Finalement, la seule chose que l'école a su me prédire, c'est la précarité inhérente à tout artiste ! Nul n'en vit décemment, et on ne peut

pas prendre les quelques contre-exemples d'artistes businessmen à la Jeff Koons comme représentants de notre cause. Une fois l'école finie, j'ai pris un job alimentaire, conscient que mon diplôme ne m'ouvrirait aucune porte », explique avec amertume un diplômé des Beaux-Arts de Paris âgé de 25 ans, qui préfère conserver l'anonymat.

Les minima sociaux, planche de salut

Pour les artistes plasticiens, il n'y a pas d'équivalence du statut d'intermittent, qui garantit une relative sécurité dans les « périodes creuses ». Des dizaines de jeunes artistes racontent ainsi, à travers l'appel à témoignages, qu'ils touchent le revenu de solidarité active (RSA). « J'ai toujours eu du mal à vivre de mon travail, et j'alterne entre enseignement, résidences d'artistes, quelques ventes d'œuvres et des petits boulots », explique Diane Bertrand, sculptrice et céramiste, diplômée en 2008 de l'École supérieure des métiers d'art d'Arras. Concrètement, je ne pourrais pas vivre sans les minima sociaux, et je crois que c'est ce qui m'a le plus étonnée au début de ma carrière : voir que l'on pouvait avoir ses œuvres exposées dans un grand musée tout en étant au RSA. Psychologiquement, cela crée une situation étrange, car on a à la fois le statut le plus valorisé dans notre société – créateur – et le plus méprisé – assisté. »

C'est un milieu particulier que celui de l'art, un milieu où l'« on est choisi plus qu'on

« On a à la fois le statut
le plus valorisé dans notre
société – créateur – et le plus
méprisé – assisté »

Diane Bertrand
sculptrice et céramiste

ne choisit », résume Jean-Baptiste Boyer, jeune peintre figuratif de 28 ans, uniquement diplômé d'un bac professionnel artisanat et métiers d'art. « On ne sait pas toujours pourquoi on devient cet élu. Moi, j'ai toujours peint et puis le moment est venu. Ceux qui n'auraient jamais jeté un œil à mon travail m'ont trouvé tout à coup intéressant », raconte le peintre, qui doit sa percée fulgurante à l'œil averti d'Henri van Melle, collec-



tionneur, commissaire et ancien directeur international des événements et expositions de la maison Hermès.

La famille, ça compte énormément

Peu après leur rencontre, Jean-Baptiste Boyer signe avec la galerie Laure Roynette, qui organise sa première exposition, en novembre 2017. Ce fut un succès : « Toutes ses toiles se sont vendues la première semaine », se rappelle Laure Roynette, et une prolongation a été organisée jusqu'en janvier. Mais l'histoire de Jean-Baptiste Boyer, artiste qui « peint pour continuer à vivre », est singulière. Les chiffres attestent en effet d'une autre réalité. Trois ans après l'obtention d'un diplôme supérieur, un diplômé en arts plastiques sur quatre n'est pas parvenu à s'insérer dans son domaine de formation, rappelle une étude d'Anne Daras sur l'insertion professionnelle de formations artistiques et culturelles supérieures, réalisée par le ministère de la culture en 2011.

Nicolas Romain n'a jamais renoncé à devenir comédien, même s'il a cédé à un DUT

technique de commercialisation pour rassurer ses parents cadres, qui l'avaient mis en garde contre un métier de « crève-la-faim ». Il a ensuite décidé de financer entièrement le Cours Florent et sa chambre de bonne à Paris. Pendant sa formation, il partage son temps entre les cours de théâtre et son travail alimentaire de régisseur à l'École du Louvre. Puis il suit les cours de Jean-Laurent Cochet, ancien pensionnaire de la Comédie-Française et metteur en scène, qui a formé, notamment, Isabelle Huppert, Daniel Auteuil, Emmanuelle Béart, Carole Bouquet, Fabrice Luchini, Gérard Depardieu... « J'y ai appris les fondamentaux. Depuis que j'ai terminé ma formation, j'ai multiplié les courts-métrages pour les écoles de cinéma. J'ai rencontré et travaillé avec l'équipe de Jean-Pierre Mocky. J'ai aussi fait un travail de metteur en scène de théâtre pendant un an », détaille le jeune comédien. Mais, en parallèle, il n'a jamais cessé d'avoir un « boulot alimentaire » : « J'ai fait du porte-à-porte pour vendre des contrats de gaz, donné des cours de théâtre à des enfants, eu un CDI dans une entre-

Rachida Brakni : « Le danger, c'est la fumisterie »

ENTRETIEN Pour réussir dans le théâtre, passer par une grande école peut faire gagner du temps. Mais il faut aussi se nourrir intellectuellement, provoquer les rencontres et travailler d'arrache-pied, raconte l'actrice et metteuse en scène

Elle parle vite et beaucoup, Rachida Brakni. Au téléphone, sur les pentes abruptes de Lisbonne où elle habite, la comédienne reprend régulièrement son souffle : à 41 ans, elle est aussi metteuse en scène, réalisatrice pour le cinéma, et chanteuse avec le duo Lady Sir qu'elle forme avec Gaëtan Roussel. En 2019, elle sera sur scène dans la pièce *J'ai pris mon père sur mes épaules*, un texte écrit par Fabrice Melquiot et mis en scène par Arnaud Meunier (plusieurs dates en France). De son parcours exemplaire au théâtre – Conservatoire national puis Comédie-Française –, Rachida Brakni retient un élément fondamental : le travail, incessant.

Qu'est-ce qui vous a fait prendre le chemin du théâtre ?

C'est un peu par hasard que je suis devenue comédienne. Au lycée, j'étais passionnée par le droit et les grands orateurs : je me suis inscrite en cours de théâtre en pensant à mes futures plaidoires. J'ai alors découvert les textes

fondeurs qui m'étaient étrangers – Shakespeare, Racine, Corneille... – et j'ai aimé être sur un plateau, embrasser ce rapport à la langue qui est si beau. Tout est parti d'un accident, finalement. J'avais toujours rêvé d'être une grande avocate pénale. Cette découverte du théâtre s'est transformée en un miniséisme dans ma vie : sans m'avouer cette nouvelle passion, j'avais comme un mauvais pressentiment lié à la précarité du métier. Etant donné mon histoire familiale – un père routier et une mère femme de ménage, tous les deux Algériens ne lisant pas le français –, je sentais que je n'avais pas le droit de faire ça à mes parents, qui s'étaient beaucoup sacrifiés pour moi.

Vous avez pensé abandonner ?

Après mon bac L (littéraire), je me suis inscrite en fac d'histoire pour mener de front les études et le théâtre, au cas où je ne réussis pas à entrer dans une grande école nationale. Aujourd'hui, je trouve ça stupide. Il ne viendrait

jamais à l'idée de dire à un gamin d'assurer ses arrières s'il rêve d'être comédien ! Il faut juste qu'il sache si c'est véritablement sa passion. Mais heureusement qu'on ne devient pas acteur uniquement en passant par le Conservatoire national d'art dramatique (CNSAD) ou le Théâtre national de Strasbourg (TNS). J'ai passé une première fois le concours du Conservatoire, que j'ai raté lamentablement ! Et pour dire que tout est possible, la seconde fois, je l'ai eu à l'unanimité du jury. Ensuite, les choses ont avancé d'elles-mêmes. En sortant du Conservatoire, je suis entrée à la Comédie-Française. J'avais 23 ans, j'étais trop jeune pour cette maison et son mode de fonctionnement, même s'il y a des acteurs merveilleux. Je n'y suis restée que deux ans et demi.

Malgré tout, cela peut aider de passer par une grande école...

Grande école ou pas, peu importe. Je pense que cela fait simplement gagner quelques années, parce qu'on a plus de

chance d'être remarqué par des professionnels. Quand je regarde ma promotion du CNSAD : sur 30 élèves, certains continuent, d'autres galèrent ou ont changé de voie. A contrario, des acteurs ou metteuses en scène réussissent très bien sans être passés par là. Le danger, quand on arrive au Conservatoire, c'est la fumisterie. Une partie des étudiants imaginent être déjà arrivés au sommet. Or, le théâtre, c'est un métier de travail et de rencontres. Il faut savoir initier les projets, se retrousser les manches et aller au charbon. Je n'ai jamais attendu que le téléphone sonne. J'ai réalisé mon premier film en 2016 et je regrette de ne pas l'avoir fait plus tôt. A présent, je fais de la mise en scène, j'ai aussi mon groupe de musique, j'adore toutes ces passerelles et modes d'expression différents. Les filles surtout, si vous avez envie de raconter des histoires, faites-le ! Il y a moins de rôles intéressants pour les femmes, et, en vieillissant, ça se réduit comme une peau de chagrin. Alors affirmez, imposez votre désir !

Quels conseils donneriez-vous aux jeunes qui veulent être comédiens ?

Je ne veux pas avoir l'air péremptoire, mais quand je croise des gamins, je leur parle systématiquement de travail, de culture, de curiosité. Comme un danseur qui doit travailler son corps ou un musicien ses gammes, l'acteur a besoin d'éprouver ses outils, ses gestes, sa voix, mais aussi de se nourrir de spectacles, de films, de lectures. On m'a souvent dit que j'avais eu de la chance d'emprunter la voie royale. Certes, mais il reste une forme de justice : si on ne travaille pas, le temps remet les choses à leur niveau. Au théâtre, on est tributaire du désir de l'autre. On traverse des moments de doutes, des traversées du désert, c'est normal. Dans ce métier en dents de scie, parfois d'une violence inouïe, il me semble important de regarder le temps long, de penser en termes de parcours, de chemin de vie... Et voilà, finalement, je parle comme une vieille ! On dirait Tatïe Danielle ! ■

PROPOS RECUEILLIS
PAR LÉA IRIBARNEGARAY

« Des mondes compétitifs et saturés »

ENTRETIEN La sociologue Marie Buscatto analyse les difficultés d'insertion des artistes



GIULIA D'ANNA LUPO

Marie Buscatto, professeure de sociologie à l'université Paris-I et coauteure de l'essai *Au-delà du stress au travail* (Erès, Clinique du travail, 2008), explique les mécanismes sociaux qui déterminent l'insertion après une école d'art.

Peut-on parler d'insertion professionnelle pour les jeunes artistes comme pour les autres étudiants ?

Selon les travaux à notre disposition, on sait que, dans les cinq à dix ans suivant la sortie de la formation, seule une petite minorité va pouvoir vivre de son art en suivant son idéal artistique. Pour les autres, l'insertion professionnelle passe soit par une reconversion en dehors du monde de l'art, soit par une pluriactivité, parfois dans son monde de l'art, parfois non, la pratique artistique mûe par la passion étant alors doublée d'un emploi alimentaire ou d'emplois artistiques « utilitaires ». Il y a bien sûr des différences : un musicien ou un comédien aura plus d'opportunités à occuper des emplois artistiques, même peu valorisés, qu'un artiste plasticien. L'étude statistique menée par Philippe Coulangon en 2004 montre que, au bout de dix ans, plus de la moitié des jeunes musiciens avaient arrêté toute activité musicale professionnelle.

Cette difficulté d'insertion professionnelle n'est pas occultée par les écoles d'art, qui tentent de préparer leurs étudiants à affronter le monde du travail. Elles développent des ateliers pour les former à d'autres emplois artistiques « utilitaires », comme comédien en hôpital, graphiste ou enseignant, en insistant sur l'utilité des réseaux sociaux ou en leur apprenant à faire un book. Ou encore à passer un entretien, une audition. Cette façon de faire entrer des techniques de l'entreprise dans les écoles d'art ou de les former à des emplois moins valorisés est parfois critiquée par les étudiants eux-mêmes, plus intéressés par la recherche de leur voie artistique.

Existe-t-il des formations qui permettent de mieux s'en sortir ?

Le fait de passer par une école prestigieuse augmente les chances d'accéder à des emplois valorisés. C'est un cercle vertueux, on rencontre des professeurs qui sont des professionnels réputés, peuvent vous choisir et offrir de premières opportunités. Des réseaux peuvent être constitués. L'école renforce votre légitimité et votre réputation lors de rencontres ou d'auditions. Pour autant, la vie de ces jeunes issus d'écoles renommées n'est pas un long fleuve tranquille, et beaucoup peinent à trouver un chemin. Les mondes de l'art sont compétitifs et saturés, les places sont rares, et beaucoup se jouent au travers des réseaux et des affinités.

Peut-on dire que « le talent n'est qu'un élément parmi d'autres » ?

Si on ne s'intéresse qu'à ceux qui réussissent, il peut paraître évident que tout arrive grâce à leur talent. Mais, en réalité, très peu d'emplois disponibles correspondent à l'idéal artistique, et le talent n'est qu'un élément parmi d'autres. Pour accéder à ces emplois, il faut des savoirs et de connaissances, mais aussi des liens sociaux efficaces. Si vous avez fait une école prestigieuse, que vous venez d'une famille d'artistes, que vous connaissez des gens du milieu, et si vous êtes un homme, ce sera plus facile. Mais on peut être comédien et faire de l'art-thérapie, ou être valorisé pour sa créativité sur d'autres modes, et être plus épanoui qu'un comédien « en haut de l'affi-

che ». La réussite par les réseaux est considérée comme une injustice, car on estime que le professionnalisme doit être le premier critère de jugement. C'est une constante dans tous les milieux professionnels. Mais les réseaux sociaux, les affinités, et parfois même le physique jouent un rôle démesurément important dans les mondes de l'art. Cette réalité est vécue douloureusement, car il s'agit d'une activité portée par la vocation, où seul le talent devrait compter. Cela dit, quand on interroge les personnes qui ont choisi ces parcours, elles ne découvrent pas la difficulté de l'insertion en école ou à sa sortie. Elles ont été mises en garde et se sont engagées dans cette voie par passion ou par vocation, et veulent « tenter leur chance » quand même.

Les inégalités entre hommes et femmes sont criantes...

Ce n'est pas plus criant que dans les autres environnements professionnels masculins, mais comme on part du présupposé que les mondes de l'art sont ouverts, tolérants, et à l'avant-garde, on s'étonne qu'ils fonctionnent de la même façon. Il y a évidemment des milieux plus masculins, comme la réalisation de films, où les femmes ont d'emblée plus de difficultés. Dans le jazz, elles sont confrontées à l'entre-soi masculin, à des stéréotypes péjoratifs ou des normes de fonctionnement masculines. Difficile alors pour elles de se projeter dans ce monde et de s'y maintenir. Dans la danse, le théâtre ou les arts plastiques, qui sont pourtant des

mondes plus féminisés, la situation n'est pas tellement plus facile, dès qu'elles souhaitent grimper en haut de la pyramide. La compétition entre femmes est féroce, elles doivent adopter des codes masculins pour réussir. En arts plastiques, elles sont confrontées aux mêmes mécanismes que dans le jazz ou le cinéma. En théâtre et en danse, les femmes sont sursélectionnées, souvent enfermées dans des normes physiques contraignantes, et doivent se plier aux règles de la séduction. Elles sont bien plus nombreuses que les hommes, alors même qu'on recrute autant, si ce n'est plus, de rôles masculins et de danseurs hommes que de rôles féminins ou de danseuses.

L'ouverture sociale s'est réduite dans le milieu artistique. Pourquoi ?

Les personnes d'origine sociale favorisée et qui n'appartiennent pas aux « minorités visibles » sont privilégiées à toutes les étapes : elles ont été plus souvent formées aux pratiques artistiques dans leur famille, disposent plus souvent de comportements et de physiques proches des normes attendues, elles sont plus souvent aidées financièrement dans les cinq à dix ans après la sortie de formation... Les autres, à l'inverse, ressemblent moins aux normes attendues, ont moins de ressources financières et un réseau moins efficace. C'est en jouant sur ces mécanismes que les écoles de formation artistiques peuvent essayer de compenser ces inégalités. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR M. MI.

prise d'accueil à la Défense. Il me restait parfois sept euros pour manger à la fin du mois. Sept euros, c'est une baguette ou un cheeseburger par jour pendant une semaine. » Nicolas Romain se souvient de cette phrase de Jean-Laurent Cochet : « Soit vous êtes comédien, soit vous mourez. » « J'aime l'idée de mérite. Je pense qu'il est très important d'être confronté à la réalité de la vie pour devenir un bon comédien. La perception de cette réalité est, selon moi, sûrement faussée dès lors que l'on vit aux crochets des autres », conclut-il.

Et pourtant, la famille, ça aide énormément. Mélanie Charvy, diplômée d'un master 2 de droit de l'université de Nanterre, remarque qu'elle n'a pas souvent croisé des fils et filles d'immigrés ou d'ouvriers pendant sa formation théâtrale au Studio de Vitry (Val-de-Marne). « Le théâtre est un milieu bourgeois où règne l'entre-soi. Il faut avoir des parents qui vous soutiennent financièrement pour faire des études dans des écoles privées, sinon c'est très dur de se concentrer sur son apprentissage », explique cette jeune comédienne et metteuse en scène. Une étude du ministère de la culture publiée en 2014 lui donne raison. Ainsi presque un artiste des spectacles sur deux (47 %) est un enfant de cadre.

Peu de place dans les voies royales

Parmi tous ces aspirants comédiens, seul un infime pourcentage emprunte la « voie royale », l'une des treize écoles supérieures d'art dramatique. Blanche Ripoché, admise en 2013 au Théâtre national de Strasbourg (TNS), l'une des formations les plus prestigieuses, n'a pas eu encore à se soucier de son avenir. « J'ai la chance de pouvoir surfer sur ce réseau d'écoles nationales », explique la jeune femme, qui souligne que le rêve d'intégrer ces formations peut faire « beaucoup de mal » aux recalés de ces concours ultra-sélectifs. En 2013, elle avait été sélectionnée avec onze autres élèves parmi huit cents candidats.

« Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées », écrivait Arthur Rimbaud dans son célèbre poème *Ma bohème*. Un vers qui semble correspondre à la vie que mènent certains artistes « vivotant » à coups de RSA, d'enseignement, de travail alimentaire et même de mécénat. « La vie d'un artiste n'est pas un long fleuve tranquille. Tous les jours, tout est remis en question : talent, aptitudes, valeur de nos expériences. Il faut un moral d'acier pour supporter ce doute perpétuel, et ne jamais perdre l'envie d'avancer, de se surpasser », appuie, avec un peu plus de recul, une artiste plasticienne quadragénaire. Et se rappeler, sans cesse, une évidence : « On est artiste parce qu'on ne peut pas être autre chose », énonce avec modestie Jean-Baptiste Boyer. ■

MARINE MILLER

Les réseaux sociaux, nouveaux tremplins

« JE N'AVAIS JAMAIS IMAGINÉ ÊTRE ARTISTE », confie Florent Groc, diplômé de l'école d'art, de design et d'animation d'Aix-en-Provence en 2009. Quand il commence à poster des photos de son travail sur Instagram en 2012, Florent Groc confond le réseau social avec un logiciel de retouches de photos, sans avoir conscience de la dimension « sociale » de l'application. Il est vite remarqué par un jeune critique et commissaire d'art, qui lui propose de participer à sa première vente aux enchères organisée par la maison Piasa. « J'ai vendu deux œuvres. Ce n'était pas énorme, mais ça m'a donné confiance dans ma pratique », explique l'artiste, qui compte 2500 abonnés sur son compte, et poursuit son travail à Marseille.

Silvère Jarrosson a suivi le même chemin. Ancien élève de l'école de danse de l'Opéra de Paris, il avait l'habitude de publier « spontanément des posts sur Facebook ». Ce jeune homme de 23 ans s'est mis à peindre après un accident qui lui a coûté sa carrière de danseur classique. « J'ai commencé à vendre mes premières toiles en 2013 », explique-t-il. C'est toujours à travers Facebook qu'il est contacté par un « ami » virtuel, qui lui révèle être galeriste et s'intéresser à son travail depuis un an. En janvier 2014, sa première exposition est organisée par la galerie Hors-Champ, à Paris. « Cela a été comme un signal donné. Mon travail a été accrédité. »

Selon le rapport Hiscox sur le marché de l'art en ligne publié en 2016, Facebook et Instagram sont devenus les réseaux sociaux préférés des acheteurs d'art au cours de ces deux dernières années. Laure Roynette, qui dirige la galerie qui porte son nom, confirme : « C'est très important pour une galerie de regarder ce qui se fait sur les réseaux sociaux. Cette génération des 25-35 ans vit naturellement avec Instagram et Facebook. On découvre des artistes comme ça. » Mais le passage en galerie reste incontournable, « les collectionneurs ont toujours besoin d'un rapport physique à l'œuvre », estime Laure Roynette. ■

M. MI.

ESEC - ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ÉTUDES CINÉMATOGRAPHIQUES PARIS

enseignement supérieur libre

Formations professionnelles (niveau II / licence-maîtrise) **RÉALISATION / SCÉNARIO / PRODUCTION MONTAGE SFX /**

2 années d'études + stages professionnels
Accès post bac par une année préparatoire additionnelle

21 rue de Cîteaux F-75012 Paris / t. +33 (0)1 43 42 43 22
info@esec.edu

www.esec.edu

PROCHAINES JOURNÉES PORTES OUVERTES : SAMEDI 26 JANVIER, SAMEDI 16 FÉVRIER, SAMEDI 16 MARS ET SAMEDI 13 AVRIL 2019

BOURSE HILDEGARDE
pour la promotion de la diversité du cinéma

Délivrée par un comité, elle permet d'aider au financement des frais de scolarité de la classe préparatoire de l'ESEC.

La musique à l'ère des nouvelles technologies

Les compositeurs sont formés aux outils numériques les plus pointus. Les cursus de composition à l'image se développent

A lors que les formations du spectacle – citons les treize écoles supérieures d'art dramatique, les pôles supérieurs d'enseignement artistique ou l'important réseau de conservatoires – ont traditionnellement vocation à former des interprètes et des techniciens, les cursus dévolus à l'écriture ou à la composition s'affirment en France. Une façon de donner toute sa place au créateur au sein des réseaux professionnels et de promouvoir le répertoire de demain, en adéquation avec les enjeux sociétaux et l'essor de nouveaux outils numériques.

La preuve au Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris (CNSMDP). «*Est-ce qu'on peut réécouter la voix de Donald Trump, mais avec le piano?*» En quelques clics, l'auteur du morceau, Samuel Taylor, s'exécute et diffuse dans la salle de classe le premier mouvement de sa nouvelle création musicale. Son enseignant, le compositeur

«Ce qui compte, c'est de mener les étudiants le plus loin possible dans leur écriture, d'accompagner leur écoute»

Frédéric Durieux
compositeur et enseignant

Frédéric Durieux, écoute avec attention l'extrait d'un discours du président américain, mêlé à des notes de piano qui pastichent avec ironie les intonations de sa voix. Le maître et l'élève observent simultanément la partition numérique du morceau, conçue par Samuel grâce à un logiciel spécialisé.

L'œuvre de Samuel Taylor, mêlant supports numériques et musique instrumentale jouée en direct, sera présentée en mars au Conservatoire. Trois mois de travail acharné, pour une dizaine de minutes de concert. «*J'avais envie de faire rire les gens en soulignant l'absurdité des propos de Donald Trump par la musique*», explique l'apprenti compositeur de 26 ans. Ce jeune Australien a commencé par les musiques actuelles et le jazz avant de passer le concours du département de composition du CNSMDP. «*Ce cursus est très réputé à l'international, révèle-t-il. Debussy et Ravel sont passés par*

là et nous avons beaucoup d'occasions de faire des concerts pour nous faire connaître au cours de notre scolarité.»

Atteindre la notoriété d'un Hector Berlioz ou d'un Pierre Boulez et voir ses œuvres jouées aux quatre coins du monde, voici donc ce qui anime la trentaine de compositeurs présents sur les bancs du CNSMDP, de la licence au master. Ils bénéficient durant leur cursus d'un accompagnement personnalisé par des professionnels de la composition et d'une solide formation autant en culture générale qu'en maîtrise des supports numériques. Un diplôme de composition de musique pour l'image a également été créé en 2012.

«Un lieu de rencontres»

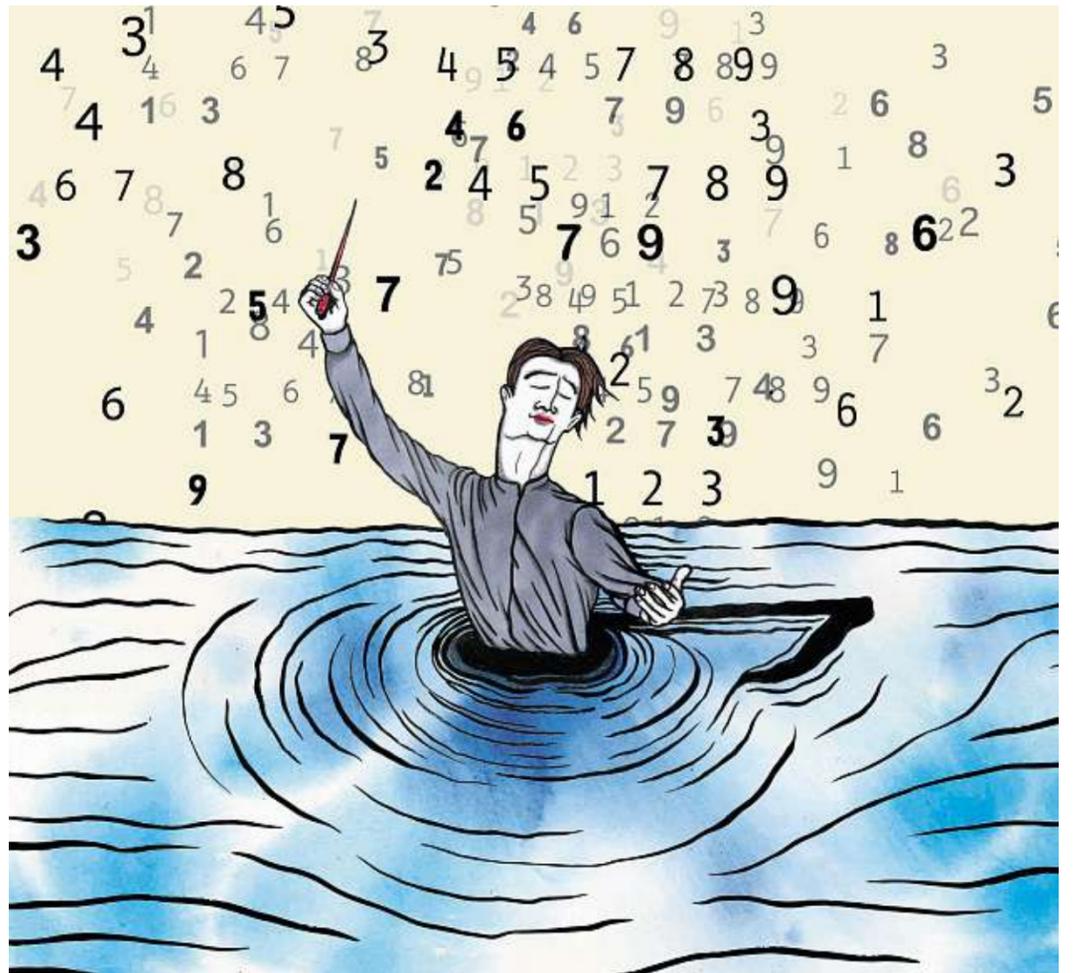
«*Le Conservatoire a toujours été dirigé par des compositeurs, souligne Bruno Mantovani, à la tête du prestigieux établissement, qui compte plus de 1200 étudiants, danseurs, musiciens et techniciens du son. C'est un lieu de rencontres, qui permet de forger un réseau de jeunes interprètes et de créateurs. Un lieu de la modernité, où se crée en permanence le patrimoine.*» Et, pour innover et expérimenter de nouvelles sensations auditives, les compositeurs manient tout aussi bien les subtilités de la transcription musicale que le clavier de leur ordinateur. «*La musique électroacoustique [non exclusivement instrumentale] est née ici avec Pierre Schaeffer dans les années 1940, rappelle Bruno Mantovani. Elle fait donc partie intégrante de notre enseignement.*»

Rémi Bricout, 29 ans, est particulièrement friand des possibilités offertes par les nouvelles technologies. Présent «*du matin au soir*» dans le studio réservé aux compositeurs, ce violoniste de formation explore les enjeux de la spatialisation, une technique qui permet de déplacer le son tout autour du public en temps réel et de jouer sur les vibrations ressenties par l'auditoire. «*On peut dire que tout a changé, s'enthousiasme-t-il. Dans les années 1950, on découpaient le son manuellement, sur des bandes – créer un morceau de deux minutes prenait parfois une année de travail – et aujourd'hui on peut modeler le son à notre guise grâce au numérique.*»

Les technologies offrent des possibilités formidables, «*mais elles restent un outil*», tempère Frédéric Durieux. Pour cet enseignant en composition depuis 2001, «*ce qui compte, c'est surtout de mener les étudiants le plus loin possible dans leur écriture, d'accompagner leur écoute*». En effet, un compositeur en herbe doit apprendre à développer son «*oreille intérieure*», sa capacité à percevoir les notes et à «*visualiser la musique sans l'entendre*», afin de développer sa propre identité musicale.

A la fin de leur formation, les artistes formés au CNSMDP peuvent espérer voir leurs pièces interprétées par des ensembles contemporains, répondre à des commandes spécifiques et enseigner à leur tour ce qui leur a été transmis. «*La musique dite savante a deux ennemis, conclut Frédéric Durieux. Ceux qui considèrent le répertoire comme un musée intouchable et ceux qui sont amnésiques, oublieux de tout ce qui a été fait auparavant. Il faut prendre en compte ces deux écueils pour qu'elle puisse se perpétuer.*» Un défi que ces apprentis compositeurs du XXI^e siècle se sentent prêts à relever. ■

AGATHE CHARNET



GIULIA D'ANNA LUPO

Des auteurs de théâtre en résonance avec leur temps

Les formations en écriture dramatique émergent timidement en France. Inventer le répertoire de demain est l'ambition de ces jeunes auteurs

Quand on entend pour la première fois un texte qu'on a écrit dit par un comédien, ça peut être très violent. C'est un test assez implacable et une épreuve d'humilité! Constance de Saint Rémy a 24 ans. Après des études de lettres modernes et de théâtre, la jeune femme vient d'intégrer l'école professionnelle supérieure d'art dramatique de la région Hauts-de-France (Ecole du Nord, à Lille, ex-Epsad) en tant qu'auteur dramatique. Durant trois ans, elle va partager son quotidien avec trois autres élèves auteurs et quatorze élèves comédiens, mêlant ainsi en permanence l'écriture pour le théâtre et les enjeux de son interprétation.

En cette matinée de novembre, Constance de Saint Rémy observe avec attention le travail scénique opéré par ses camarades comédiens sur les nouvelles de l'écrivain japonais Haruki Murakami, que les apprentis auteurs ont transposées, «*en à peine un week-end*», pour la scène. «*J'avais extrêmement peur de la solitude de l'écrivain, confie la jeune femme, qui cite aussi bien Marguerite Duras que l'humoriste Blanche Gardin parmi ses références. Rester proche de l'activité théâtrale est très important pour moi.*»

«Aiguiser leur singularité»

Pour Christophe Rauck, directeur de l'Ecole du Nord, créer un cursus consacré à l'écriture dramatique est apparu comme une évidence. «*On parle beaucoup ces dernières années du rôle du metteur en scène, mais je souhaitais construire un projet pédagogique centré autour du texte, redonner toute leur place aux auteurs*», dit cet ancien comédien d'Ariane Mnouchkine au Théâtre du Soleil. Lancé en 2015, le cursus forme quatre jeunes écrivains, recrutés sur concours parmi environ 90 candidats. Tout au long de leur scolarité, les étudiants sont invités à produire des œuvres pour le théâtre et sont formés à la dramaturgie, à la stylistique ou à l'exploration en profondeur du répertoire classique et contemporain.

Alors que les masters de création littéraire se multiplient en France ces dernières années, l'idée d'une formation spécifique à l'écriture théâtrale

est apparue à l'Ecole nationale supérieure des arts et techniques du théâtre (Ensatt), à Lyon, en 2003. «*Ces formations existent partout en Europe et en Amérique latine, mais on a une conception très romantique de l'écriture en France, constate Enzo Cormann, écrivain et pédagogue, qui a participé à l'élaboration du cursus. Il y a cette idée qu'on n'apprend pas à Arthur à devenir Rimbaud!*»

Douze jeunes écrivains sont donc présents à l'Ensatt parmi les comédiens, costumiers, scénographes ou metteurs en scène, et se voient délivrer un master au bout de trois ans. Lors du concours de recrutement, «*nous accueillons des jeunes gens qui écrivent déjà et nous essayons d'accompagner, approfondir et aiguiser leur singularité*», raconte Enzo Cormann, qui entend détecter avant tout «*un projet artistique*», au-delà d'une personnalité. «*La formation m'a vraiment permis de comprendre comment je travaillais et d'apprivoiser mon propre territoire d'écriture, confie Pauline Peyrade, diplômée de l'Ensatt en 2015. C'était un véritable laboratoire d'expérimentation, un lieu de questionnement collectif intense.*» Cette auteure

de 32 ans voit aujourd'hui ses pièces mises en scène, éditées et récompensées par de nombreux prix et bourses. Désormais à la tête de sa propre compagnie, elle se consacre à son activité d'auteur, mais aussi à sa participation à des comités de lecture, à l'enseignement au sein de l'Ecole du Nord et de l'Ensatt et à la réalisation de commandes d'écriture. «*Il y a vraiment plusieurs quotidiens pour un auteur de théâtre, souligne-t-elle. C'est une négociation constante entre gagner sa vie et préserver du temps d'écriture. On ne vit jamais que de ça.*»

«Ne pas leur mentir»

Car, une fois leur diplôme en poche, les jeunes artistes sont appelés à construire tant bien que mal leur métier dans le paysage théâtral contemporain. «*On ne va pas mentir aux élèves, ce sont par essence des métiers très incertains, qui nécessitent le bricolage de pas mal de choses*», rappelle Anyssa Kapelus, enseignante au sein du master «*arts et scènes d'aujourd'hui*» de l'université d'Aix-Marseille. Ce cursus accueille chaque année une quinzaine d'étudiants, de toutes générations, désireux de poursuivre et consolider un projet artistique en arts de la scène, incluant l'écriture.

Et inventer le répertoire de demain est bel et bien l'ambition de ces jeunes dramaturges, qui se placent ainsi à leur façon dans la lignée de Molière, Marivaux ou Beckett. Quitte à bousculer les codes pour résonner de la façon la plus incisive possible avec le monde contemporain. «*Les questions politiques sont centrales dans les projets d'écriture des étudiants, constate Anyssa Kapelus. Et, ce qui change depuis quelques années, ce n'est pas le constat d'un effondrement, mais le besoin et la nécessité de transformer les choses, de chercher à les réinventer.*»

«*Je veux écrire sur le monde actuel et ses problèmes!*», s'exclame avec chaleur Constance de Saint Rémy, alors que commence son parcours à l'Ecole du Nord. «*J'ai envie de parler des nouveaux modèles d'organisation politique, comme le "zadisme", par exemple. Mon idéal serait de tendre vers un théâtre qui nourrisse le spectateur et qui puisse parler à tous.*» ■

AG. C.

Se former

A Paris, le Conservatoire national supérieur de musique et de danse propose, au sein de son département «*écriture, composition et direction d'orchestre*», un diplôme de composition de musique à l'image, ainsi qu'un certificat «*nouvelles technologies appliquées à la composition*».

En région, des cursus diplômants de composition sont proposés par le Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Lyon, ainsi que par les conservatoires à rayonnement régional de Reims, Toulouse et Strasbourg.

Cinéma, l'école française incontestable

Les têtes d'affiche du secteur, la Fémis et Louis-Lumière, offrent de vraies garanties d'insertion professionnelle. Mais elles forment peu d'étudiants

Les écoles françaises font partie des meilleurs établissements d'enseignement supérieur de cinéma au monde. Même les classements américains publiés par *Variety* ou *The Hollywood Reporter* placent systématiquement l'école parisienne Fémis/Idhec (Institut des hautes études cinématographiques) dans le Top 15. Pour faire du cinéma, « se former dans une école en France permet de disposer des contacts indispensables pour s'insérer rapidement », approuve Franck Moissard, scénariste (*Jacquou le Croquant, La République des enfants...*) et vice-président de l'association des anciens de la Fémis/Idhec.

Cette dernière, établissement public et membre de l'université Paris-Sciences-et-Lettres, demeure

Passer par ce type d'école offre à l'étudiant « une triple assurance, estime Thomas Cailley, 38 ans, auteur-réalisateur formé à la Fémis (*Les Combattants, Ad vitam*) et membre de la Société des réalisateurs de films (SRF). Acquérir les bases du métier, développer ses réseaux et, le plus important, constituer des équipes. Aujourd'hui, je ne lancerais pas un film sans mon monteur et ma scénariste, deux camarades de promo. »

Hypersélectives

Ces écoles publiques seraient la panacée si elles formaient de gros bataillons d'étudiants. C'est loin d'être le cas. La Fémis, hypersélective, diplôme 63 personnes par an (et 4 % des candidats au concours intègrent effectivement l'école). Louis-Lumière en forme 48 en cinéma, son et photo. C'est peu. Restent alors les autres écoles, la plupart du temps privées et donc plus onéreuses.

Le mensuel *L'Étudiant* dénombre une vingtaine de licences et de BTS dispensant un enseignement dans le domaine du cinéma, et 129 écoles de cinéma et d'audiovisuel. Parmi elles, le groupe ESRA (Ecole supérieure de réalisation audiovisuelle) dispose de trois campus en France (Nice, Paris, Rennes) et coûte 7750 euros par an, pour des études qui durent trois ans. « Se former tout seul est possible mais plus difficile, argue Alain Bienvenu, le directeur de l'ESRA Bretagne. Être suivi par des enseignants dans un environnement professionnel permet de gagner beaucoup de temps. »

Pour l'ensemble des étudiants en cinéma, l'entrée dans le monde du travail n'est pas toujours facile. « Chez nous, le taux d'insertion à la fin des études est de l'ordre de 100 %, affirme Mehdi Aït-Kacimi, directeur

du développement et de la communication à l'ENS Louis-Lumière. Mais nos élèves ne sont pas attendus et peuvent débiter au bas de l'échelle pour un salaire avoisinant les 1300 euros net par mois avec un temps d'adaptation de trois ou quatre ans pour se monter un réseau. Ensuite, ils commencent à décrocher davantage de propositions et ils disposent de rémunérations similaires à celles des masters, voire plus quand ils commencent à être reconnus. »

Reste une troisième possibilité : se former à l'étranger. C'est assurément une expérience qui développe son autonomie, son niveau linguistique et une autre approche du cinéma. « Plus de 50 % de nos étudiants sont des Français, explique Laurent Gross, directeur de l'Insas, la référence des écoles belges ouvertes aux bacheliers pour un cursus de trois à cinq ans. Ils viennent pour la réputation de notre institution, pour Bruxelles, une ville humaine et mondiale, francophone, avec une grande activité culturelle, abordable financièrement... » Frais de scolarité : entre 300 et 600 euros par an.

L'expatriation n'est pas toujours balisée. Si identifier une bonne formation cinématographique n'est pas évident en France, c'est encore plus compliqué à l'étranger. Mehdi Aït-Kacimi « conseille de suivre des cursus dans le cadre d'une école française. Nous connaissons les bons cursus avec lesquels nous avons des accords comme l'école Head de Genève, la FAMU de Prague, la Fachhochschule de Cologne, le Centro de Capacitación Cinematográfica du Mexique ou l'université du Québec à Montréal, au Canada. »

Raphaël Ajuelos, 24 ans, diplômé de l'ESRA en son, a conclu, en 2016, son cursus à l'ESRA New York.

« Depuis, raconte-t-il, je travaille comme free-lance ainsi que pour la NBC et son programme phare "Saturday Night Live". C'est une expérience passionnante. Ici, tout va plus vite et on donne leur chance aux jeunes. » Il espère ensuite travailler avec des réalisateurs comme Spielberg, régulièrement invité au *Saturday Night Live*.

Stages en Californie

Gaétane Rieusset, 23 ans, étudiante en dernière année du département production de la Fémis/Idhec, a, elle, suivi des cours au Japon et en Grande-Bretagne, des stages en Californie... « Tout cela enrichit mon parcours », s'enthousiasme-t-elle. Tout en reconnaissant « un dilemme : on m'a proposé du travail à Los Angeles, mais j'ai aussi l'idée de monter ma société en France ».

Parmi les écoles étrangères, Nathalie Coste-Cerdan, la directrice générale de la Fémis, considère la National Film and Television School (NFTS) britannique comme « équivalente à [son] établissement ». Tout comme la Deutschen Film und Fernsehakademie de Berlin ou l'Ecole nationale supérieure Leon Schiller de cinéma, télévision et théâtre de Lodz, en Pologne. Des écoles figurant dans les classements des 15 meilleurs établissements mondiaux de *The Hollywood Reporter* (août 2018) et du classement mondial des universités QS de 2018. « J'ai suivi un stage à la NFTS britannique, raconte Gaétane Rieusset. Cela m'a permis de comprendre la production à la mode anglaise, proche du modèle américain, avec peu de subventions étatiques mais des aides des chaînes de télévision. Cela explique le peu de coproductions franco-britanniques, excepté le financement des films de Ken Loach. » ■

GWENOLE GUIOMARD

Se former

Les écoles publiques et associatives.

La Fémis est le seul établissement français de cinéma présent dans les classements mondiaux. La deuxième formation de renom est l'ENS Louis-Lumière, à Saint-Denis. La troisième école publique, l'Ensav, se situe à Toulouse. L'Ecole de la cité de Saint-Denis créée par Luc Besson, qui propose des cours gratuits, fonctionne sous statut associatif.

Les écoles privées.

Il existe de nombreux établissements privés. Dont l'AIS (Marseille), l'Arfis (Villeurbanne), CinéCréatis (Nantes/Lyon), Cinémagis (Bordeaux/Martignes) et le groupe ESRA (Bruxelles, Nice, New York, Paris, Rennes).

Il y a aussi la possibilité d'étudier à l'étranger. Une expérience qui développe l'autonomie et une autre approche du cinéma

donc, avec l'Ecole nationale supérieure (ENS) Louis-Lumière de Saint-Denis, tout en haut de l'affiche pour la formation au cinéma. « La Fémis accueille au minimum des bac +2, 40 % sont des boursiers et 75 % proviennent des régions », rappelle Nathalie Coste-Cerdan, sa directrice générale. Le tout pour des coûts de scolarité faibles au regard des pratiques étrangères. Une année à la University of Southern California (meilleure école de cinéma en 2018 aux Etats-Unis, selon le magazine *Hollywood Reporter*) coûte 55 320 dollars (46 467 euros), contre 433 euros à la Fémis et 300 euros à Louis-Lumière.

A l'Opéra de Paris, des ingénieurs en coulisses

L'institution a ouvert une école pour répondre aux besoins de son bureau d'études techniques et fabriquer ses décors, toujours plus complexes

Devant la porte de son bureau de l'Opéra Bastille, Maxime Darwich montre une étagère qui recense les différents éléments de décor utilisables, notamment pour les planchers. Polystyrène, bois, les matériaux sont alignés. Une imitation d'écorce de bois, très réaliste, trône sur un autre meuble. Agé de 25 ans, diplômé en 2016 de l'Ecole nationale supérieure d'arts et métiers (Ensam), il est le premier ingénieur formé par l'Académie de l'Opéra national de Paris (ONP), en 2017.

Créée en 2015, sous l'impulsion de Stéphane Lissner, le directeur général de l'Opéra de Paris, et de Myriam Mazouzi, arrivée avec lui en 2014 et qui en est la directrice, l'Académie a repris l'atelier lyrique existant auparavant en élargissant son rôle et son périmètre d'action. A son ouverture, elle propose une formation aux métiers du chant, de la musique (instruments à corde) et de la mise en scène. Puis, dès la rentrée 2016, grâce à l'appui de la Fondation Bettencourt Schueller, elle ajoute des formations aux métiers d'artisanat d'art, pour répondre aux besoins directs de l'Opéra en professionnels hautement qualifiés et spécialisés dans la perruquerie, le maquillage, le costume, la tapisserie, les décors...

Cette année, ce sont 33 jeunes professionnels qui sont accueillis en résidence et salariés dans le cadre d'un contrat de professionnalisation allant de un à trois ans. « C'est la responsabilité de l'entreprise d'assurer la formation des professionnels à ces métiers spécifiques de l'Opéra, et c'est dans cette démarche que l'Académie a été envisagée, considère Myriam Mazouzi. Avant l'Académie, notre responsable du bureau d'études était en peine de recruter des ingénieurs. Avec la montée en puissance de l'utilisation de l'informatique et de logiciels pointus, et des décors qui se complexifient, le besoin est croissant. »

Environ 20 % du temps des artistes et des artisans est consacré à la formation, avec des séminaires communs sur des thématiques liées à l'opéra : la couleur, les costumes ou la place de la vidéo dans les spectacles. Le reste du temps, ils sont répartis dans les ateliers pour les artisans d'art, ou travaillent sur les productions, pour les musiciens et chanteurs. Maxime Darwich a ainsi pu participer, dès sa formation, à la réalisation de décors. « Je cherchais du concret, de la technique. Ce qui est appréciable ici, c'est qu'en un an, entre la remise de la maquette du décor et la générale, tout est construit. » Pourtant, le jeune homme

ne se destinait pas au monde du spectacle. Lors de sa dernière année de formation aux Arts et Métiers, il s'était orienté vers la charpente bois, et avait suivi un stage au sein de la société Arbonis, filiale de Vinci Construction spécialisée dans la conception et la construction de projets en structure bois. Il découvre par hasard l'existence de l'Académie de l'Opéra.

Débouchés de niche

« Je me suis dit que c'était l'occasion de remettre le nez dans le spectacle vivant, tout en gardant une dimension technique », se souvient le jeune homme, qui a toujours été attiré par la musique et s'enthousiasme à l'idée d'un « emploi original » à concevoir les décors. L'Opéra ? Il n'y avait jamais mis les pieds et ne connaissait alors que *Carmen* ! Mais le cadre et l'offre l'ont séduit. Il en parle comme un recruteur le ferait d'une grande entreprise classique : « C'est une belle maison, avec une renommée ! » Depuis, l'ingénieur Ensam a été conquis par Debussy, Verdi ou Wagner, concevant immeubles ou bateaux pour répondre aux requêtes des équipes artistiques.

Au-delà de sa formation interne, l'établissement ouvre des perspectives externes à ses étudiants. A l'issue de leur formation, les artis-

tes doivent passer des concours pour entrer dans des orchestres. On retrouve ses diplômés à l'Orchestre philharmonique de Radio France, à l'Orchestre national de Lyon ou dans des structures à l'étranger. Quant aux artisans d'art, si beaucoup restent à l'Opéra de Paris, ils peuvent aussi s'orienter vers la Comédie-Française ou d'autres maisons prestigieuses de haute couture ou de théâtre. Une costumière a ainsi décroché un CDI chez Lambert Créations, un atelier de confection de robes de mariage haut de gamme.

Dans le cas des ingénieurs, « c'est une niche, il y a peu de débouchés, reconnaît Maxime Darwich. Il n'y a pas beaucoup d'ingénieurs qui font ce métier en France ou de théâtres qui ont un bureau d'études en interne ! Au Théâtre du Châtelet, on retrouve un ingénieur, par exemple, mais il est seul. A la Comédie-Française, on compte un ingénieur dans le service technique, mais il n'y a pas de bureau d'études. » On retrouve de telles structures au sein de l'Opéra de Bordeaux ou de Lyon, par exemple. Mais évidemment, les places sont rares et chères. Et pour le moment, Maxime Darwich ne se voit pas abandonner la sienne, en CDI, appréciant les défis quotidiens qu'il doit relever. ■

ORIANE RAFFIN

GRUPE ESRA

École Supérieure de Réalisation Audiovisuelle

DIPLÔMES VISÉS PAR L'ÉTAT

BAC +3

BAC +5

FORMATIONS AUX MÉTIERS du CINÉMA, du SON et du FILM D'ANIMATION

CINÉMA / TV

SON

ANIMATION

JOURNÉE PORTES OUVERTES

8 DECEMBRE de 10h à 18h

Reunions d'information à 11h et 15h Visites des installations

Enseignement supérieur technique privé

www.esra.edu

ESRA PARIS : 135, avenue Félix Faure - Paris 15^{ème} - 01 44 25 25 25 - paris@esra.edu

● Balard ou Lourmel ● Balard ● Suzanne Lenglen



Compagnonnage, le grand art de l'artisanat

Le travail collectif, le voyage et la transmission du savoir font la valeur de ce cursus, qui offre aussi – on l'ignore souvent – des passerelles vers l'enseignement supérieur

Sur les bancs de l'école je faisais un peu le clown... J'avais quelques difficultés avec le système scolaire», explique, maniant l'euphémisme, «Tempérance de Saint-Germain-du-Salembre, honnête compagnon tailleur de pierre du devoir». C'est en 2009, après une année de troisième chahutée que l'école de la République et le collégien se sont séparés. D'un commun accord et sans regret. Aujourd'hui, c'est un grand gaillard blond qui mesure en souriant le chemin parcouru en neuf années et la somme de confiance qui lui a été accordée. Membre des Compagnons du devoir, il transmet désormais ce qu'il a reçu. Titulaire d'un brevet de maîtrise supérieur et bientôt d'un diplôme d'études universitaires scientifiques et techniques, il enseigne aujourd'hui son métier au centre de formation des apprentis de la Maison d'Épône, dans les Yvelines.

La transmission du savoir, c'est la ligne de vie des compagnons depuis le Moyen Âge. Alors que les cathédrales se dressaient partout en Europe, les architectes voyageaient, de chantier en chantier, suivis par leurs meilleurs ouvriers. Les siècles ont passé et cette itinérance demeure le socle pédagogique du compagnonnage: parcourir la France pour apprendre des meilleurs, chacun dans sa spécialité. Ils sont ouvriers – maçons, chaudronniers, mécaniciens... –, mais également artisans et artisans d'art – ébénistes, maroquiniers, restaurateurs...

Il existe trois principales organisations compagnonniques: l'Association ouvrière des compagnons du devoir et du tour de France (AOCDTF), la Fédération compagnonnique des métiers du bâtiment (FCMB) et l'Union compagnonnique des devoirs unis

(UCDDU). « Nous développons le même système de formation, à travers le voyage et l'acquisition d'un métier. Nous prenons des adolescents, qui souvent se cherchent, et nous les intégrons dans un processus éducatif par l'apprentissage et la transmission du savoir », expose Marc Bourdais, compagnon charpentier et secrétaire général de la Fédération compagnonnique.

Du savoir-faire au savoir-être

Première étape: acquérir le savoir-faire, « maîtriser le geste juste », souligne Dominique Saffré, compagnon de l'UCDDU. Pour devenir compagnon, il faut avoir acquis toutes les techniques de son métier et donc réaliser le parcours le plus complet possible à travers une itinérance initiative. Chaque jeune qui intègre une association compagnonnique débute comme « élève » ou « apprenti », puis il devient « aspirant » (c'est-à-dire encadrant) et enfin compagnon. Pour acter son entrée dans sa nouvelle famille, chaque nouveau reçoit un nom, rappelant d'où il vient et une qualité. Tempérance de Saint-Germain-du-Salembre, cité plus haut, se nomme, à l'état civil, Sébastien D'Elia.

Les parcours des compagnons sont rarement les mêmes. Ils se construisent au fil des rencontres et de l'appétence de chacun pour telle ou telle spécialité. « J'ai passé un bac S, puis j'ai fait une année de médecine », raconte Pierre-Nicolas Voisin. Une erreur d'aiguillage. « J'ai envie de bâtir, de construire », poursuit le compagnon. Après un stage sur un chantier de restauration, il intègre l'UCDDU et se forme, année après année, au métier de tailleur de pierre. Il passe un CAP à Rodez, puis un brevet de maîtrise supérieur à Nantes. A 23 ans, il vole jusqu'à

Jérusalem pour remonter une chapelle du Saint-Sépulcre, retourne en France travailler sur la basilique de Saint-Denis, descend dans le Vaucluse restaurer le Palais des papes d'Avignon, remonte à Nantes sur le chantier de la cathédrale, traverse la Manche pour un projet de restauration en Angleterre. Au total, sept ans de voyages. « C'est long, confie-t-il, mais un compagnon doit savoir faire les plus dures et les plus belles des choses. » Un tour de France, « c'est entre quatre et sept ans de vie communautaire avec une contrainte de déplacement », souligne Marc Bourdais. A chaque étape, « le jeune réalise une maquette et devient à son tour un encadrant qui va devoir faire passer ce qu'il a appris à un autre », décrit le compagnon charpentier. La validité d'une acquisition de compétence est mesurée en fonction de la capacité de l'individu à la transmettre.

Deuxième étape: après le savoir-faire, « le savoir y faire », pointe Jean-Claude Bellanger, dit « Manceau la persévérance », secrétaire général des Compagnons du devoir. Être compagnon, c'est maîtriser son métier et c'est également « s'intégrer dans son métier ». Les aspirants progressent en fonction des compétences acquises ainsi qu'en fonction de leur propension à animer la vie du groupe. Un exercice qu'ils vont répéter à chaque étape du parcours. « Ils vont changer cinq ou six fois de ville, de maison commune, de culture, de contexte professionnel. Il faudra à chaque fois trouver sa place et s'intégrer dans un projet collectif. » Un apprentissage poussé de « savoir-être ».

Le travail de groupe et la transmission du savoir confiée très tôt aux plus jeunes sont les clés de la réussite du compagnonnage. « Nous formons des jeunes à qui l'école a

Quand les Arts déco et Polytechnique font chaire commune

Les deux écoles ont créé, avec la fondation Daniel & Nina Carasso, un espace de coexpérimentation et de réflexion qui croise les disciplines

L'intitulé a de quoi surprendre: en 2017, Polytechnique, l'École nationale supérieure des Arts décoratifs (EnsAD) et la fondation Daniel & Nina Carasso créaient la chaire arts et sciences. Si une chaire est normalement une place offerte à un professeur et/ou chercheur de renom pour développer sa discipline, l'ambition de celle-ci est tout autre. « Elle doit embarquer des étudiants, d'autres collègues de différentes disciplines et s'adresser à la société dans son ensemble », explique l'artiste-chercheur à l'EnsAD Samuel Bianchini, qui dirige la chaire avec Jean-Marc Chomaz, artiste-physicien professeur à Polytechnique.

Il s'agit d'un espace de coexpérimentation, de réflexion et de création. Elle soutient des projets développés par des étudiants. Elle a ainsi été l'un des sponsors financiers principaux de la présentation de la vidéo *Through The Looking Mist* et de l'installation *Néphélographe* (Impressions

de brouillard) à l'occasion de la Nuit blanche, le 6 octobre à Paris.

A l'origine de cette œuvre, une collaboration entre l'artiste Ana Rewakowicz, en résidence à Polytechnique, Camille Duprat, chercheuse au laboratoire d'hydrodynamique de Polytechnique (LadHyX), et Jean-Marc Chomaz. « L'œuvre d'art est l'expression immédiate de nos recherches », explique l'artiste, dont les conférences *Garden the Sky Water* organisées en 2019 seront elles aussi financées par la chaire. Cette dernière a également permis à Emile de Visscher, étudiant à l'EnsAD, d'imaginer une soutenance de thèse sous la forme d'une exposition publique au Musée des arts et métiers, le 26 novembre.

« La chaire m'a soutenu financièrement et en termes de communication », explique le jeune créateur. Samuel Bianchini et Julie Saurer, en particulier, m'ont aidé à penser le format de soutenance. Toute ma thèse parle des processus de fabrication et de la manière de les socialiser. Je n'aurais pas pu

la présenter uniquement à mes pairs, sans public, et en dissociant la pratique de la théorie, comme cela se fait généralement. »

L'ouverture d'un réseau

La chaire lui a ouvert les portes d'un réseau, celui de l'université Paris-Sciences-et-Lettres (PSL): « J'ai pu aller à l'ESCPI [École supérieure de physique et de chimie industrielles de la Ville de Paris], au Collège de France, dans des laboratoires. C'est une expérience très riche et très intéressante. Elle permet de réfléchir à la collaboration. » Et l'étudiant de se féliciter: « Les arts apportent-ils quelque chose aux sciences en s'appropriant leurs recherches? »

Au-delà de l'accompagnement de projets développés individuellement ou en petits groupes, le trio X-Art Déco-Carasso organise aussi des événements. En février, les étudiants de Polytechnique et de l'EnsAD ont pu participer à « Nous ne sommes pas le nombre que nous croyons être ». Ce marathon de 36 heures organisé avec

Bétonsalon à la Cité des arts, à Paris, réunissait artistes, chercheurs et autres personnalités de la société civile. Workshops, conférences et présentations « embarquaient le public dans la production, l'échange, la discussion avec

« En participant à un projet arts et sciences, les étudiants de l'X découvrent la part sensible des sciences »

Jean-Marc Chomaz
artiste-physicien

des artistes, scientifiques et collectifs autour de projets concrets, pratiques », raconte Samuel Bianchini. L'une des grandes conférences était celle du sociologue et anthropologue Bruno Latour et du philosophe Pierre-Damien Huyghe. « Elle révélait le réseau

d'affinités de pensées très pluridisciplinaire que nous développons », explique l'artiste-chercheur.

En janvier, la chaire arts et sciences participera à l'exposition « La fabrique du vivant », au Centre Pompidou. Elle mettra en place des événements, un symposium et un workshop, en collaboration avec l'Institut de recherche et coordination acoustique/musique. Samuel Bianchini explique l'importance de s'ouvrir au public: « Nous devons repenser les relations entre les milieux académiques et la société pour éviter une forte scission entre la recherche et le monde tel qu'il se vit au quotidien. »

Pour Jean-Marc Chomaz, cette chaire est « un lieu d'ouverture » pour les étudiants de Polytechnique. « En participant à un projet arts et sciences, ils rencontrent un artiste, découvrent la part sensible des sciences, participent à des événements collectifs, approchent une communauté, s'engagent, se mettent en danger et apprennent à discuter avec le public », énumère

l'artiste-physicien de l'X. Une manière pour lui de faire doucement évoluer les mentalités de l'X. En révélant « la part de sensible du savoir ». En incitant à l'engagement politique et citoyen des futurs décisionnaires que sont les étudiants polytechniciens. Enfin, « en construisant la mise en récit du futur ». Et cela semble marcher! « L'école m'a demandé d'organiser une conférence sur la part du sensible dans la recherche », s'enthousiasme Jean-Marc Chomaz.

Pour donner de l'envergure à ce programme, ses initiateurs ont voulu rassembler plusieurs institutions autour de leur chaire, afin de prolonger les activités déjà engagées par Polytechnique (et son laboratoire LadHyX), par l'EnsAD (avec l'EnsadLab), et par le programme doctoral SACRe (sciences arts création et recherche) de l'université PSL. La chaire n'est plus le magistère d'antan, elle est un espace de rencontres entre disciplines qui ouvrent des perspectives et un réseau. ■

AUDE DE BOURBON PARMÉ



GIULIA D'ANNA LUPO

souvent dit qu'ils étaient nuls et sur lesquels personne ne misait. Mais, en apprenant par le métier, la réalisation, ils découvrent qu'ils sont capables d'acquiescer des savoirs, de les transmettre, et intègrent une spirale positive», analyse M. Bellanger.

Le système compagnonnique s'est construit hors des voies définies par l'éducation nationale et l'enseignement supérieur. «Avant d'intégrer les Compagnons du devoir, mon professeur d'histoire m'a averti: "Tu vas devoir bosser"», se souvient Sébastien D'Elia. Un avertissement qui révèle les doutes de l'enseignant quant à la réussite de l'ancien collégien. «L'éducation nationale, c'est un cadre. Si tu n'entres pas dans le moule, t'es mis de côté, témoigne le jeune compagnon. Chez les

« Chez les compagnons, le maître de stage est un jeune, il est proche de toi. Il y a rapidement une émulation de groupe qui t'encourage à bien faire »

Tempérance de Saint-Germain-du-Salembre
compagnon tailleur de pierre

compagnons, le maître de stage est un jeune, il est proche de toi. Il y a rapidement une émulation de groupe qui t'encourage à bien faire. Cela génère une ambiance de travail agréable. On va bosser avec plaisir, la semaine, le soir, le samedi. On ne compte pas les heures.»

Le compagnonnage peut être une passerelle vers l'enseignement supérieur. Bien que le titre de compagnon n'ait aucune valeur académique, les associations gèrent des centres de formations diplômantes ou accompagnent leurs jeunes dans les écoles ou les universités. Ces centres délivrent des BTS, Deust, licences professionnelles, qui peuvent être autant de passerelles vers des cursus universitaires de métier d'art. «La société aujourd'hui a besoin d'une reconnaissance normalisée par un diplôme», reconnaît Marc Bourdais. «Le diplôme est la référence qui va déclencher chez un employeur une embauche, poursuit Jean-Claude Bellanger, il a fallu s'adapter et proposer des parcours pour qu'il n'y ait pas de déconnexion entre le diplôme et le compagnonnage.»

Maxence Marchandier, sculpteur sur bois, est entré en 2009 dans l'Union compagnonnique. «Le réseau des compagnons est un facilitateur. J'ai pu rencontrer de grands professionnels, obtenir un haut niveau de compétence», témoigne-t-il. Parallèlement, il poursuit des études supérieures à Paris-I et obtient en 2015 un master 2 de conservation-restauration de biens culturels. Il est aujourd'hui restaurateur pour la galerie Mermoz, à Paris, spécialiste de l'art précolombien.

La nécessité de posséder un diplôme du supérieur pour avancer sur le marché du travail, Pierre-Nicolas Voisin, le tailleur de pierre voyageur, l'a aussi bien compris. Le compagnon poursuit son parcours à l'École nationale supérieure d'architecture de Versailles. Il a réintégré un cycle académique: «Nous étudions les théories, les concepts. Nous apprenons à travailler beaucoup pour devenir les bons petits soldats des bureaux d'études. Mais c'est loin de l'enseignement concret des compagnons, toujours au plus proche des besoins des entreprises.» L'étudiant et compagnon regrette le schisme qui demeure entre «manuels» et «intellectuels», et cite Aristote: «La main est le prolongement de la pensée.» ■

ÉRIC NUNÈS

La médiation culturelle en mal d'insertion

Malgré leurs besoins, réels, les établissements embauchent peu, faute de moyens

La médiation culturelle? Un «paradoxe», pour Jean-Pierre Saez, le directeur de l'Observatoire des politiques culturelles (OPC), à Grenoble. Paradoxe que cette fonction, indispensable à la bonne marche des établissements culturels, mais qui embauche peu et à des conditions médiocres pour le niveau demandé. La médiation «se heurte à des difficultés tant symboliques que statutaires ou managériales», observe le directeur de l'OPC dans sa revue, *L'Observatoire*, de l'hiver 2018.

Une façon fort diplomatique d'évoquer un quotidien de travail parfois difficile. Tout d'abord, sur le terrain, le secteur n'arrive pas à compter les troupes en présence et encore moins les «jobs» proposés. «Il y a trop d'étudiants formés pour les offres d'emploi en médiation», constate Céline Chanas, présidente de la Fédération des écomusées et des musées de société et directrice du Musée de Bretagne, à Rennes. Dans sa propre structure – l'une des plus importantes parmi les 180 membres de cette fédération –, personne n'a été embauché en médiation en 2018, personne en 2017.

Des salaires modestes

Certes, «les commanditaires étatiques et des collectivités locales sont en demande de médiation culturelle, les équipes artistiques travaillent beaucoup avec eux en ce sens», affirme Louis Presset, délégué général de la Fédération des ensembles vocaux et instrumentaux spécialisés, regroupant 140 ensembles musicaux indépendants. Mais «nous n'avons pas le budget pour embaucher des spécialistes formés pour la médiation». L'insertion des jeunes diplômés ne va donc pas de soi. Morgane Gouzien, 27 ans, médiatrice culturelle à Toulouse, diplômée en histoire de l'art et en médiation (master 2), enchaîne les CDD. «Six en trois ans, précise-t-elle. Mais je n'ai pas à me plaindre, je travaille. Mes collègues souffrent beaucoup plus. Pour un poste précaire, les recruteurs peuvent recevoir jusqu'à 200 CV.»

Tout dépend aussi du cursus effectué. Selon l'université Grenoble-Alpes, ces cinq dernières années, 90 % des étudiants du parcours «communication et culture scientifiques et techniques» du master 2 «information et communication» étaient en poste un an après l'obtention de leur cursus, dont 64 % en emploi de niveau cadre pour un revenu médian de 1500 euros net par mois.

Le plongeon dans le grand bain du monde du travail peut s'avérer plus décevant pour d'autres. «Ceux qui pensent au salaire ne sont pas faits pour ce travail», se désole Nicolas-Guy Florenne, secrétaire fédéral à la F3C, la fédération communication, conseil, culture de la CFDT. Un médiateur culturel, un chargé de l'action culturelle, perçoit en début de carrière quelque 1600 euros brut par mois, ajoute-t-il: «En fin de carrière, il touchera environ 2200 euros brut... Un responsable de service débutera avec 2100 euros brut par mois pour atteindre les 2800 euros brut sur le tard.»

La CFDT est vent debout contre ces pratiques. Mais le dialogue social est un rapport de force et, avec 8 % de syndiqués dans le secteur, «les parties patronales évoquent cette situation avec un grand sourire, et rien ne change». Le responsable du service des publics d'un musée à caractère scientifique d'une grande métropole française – qui préfère garder l'anonymat – évoque, lui, «des salaires pas loin du smic pour commencer». Il détaille le bas de sa fiche de paye:

après vingt ans d'ancienneté, il perçoit 1700 euros par mois.

Pour s'en sortir, un jeune diplômé devra donc disposer de nombreux atouts. Tout d'abord, un réseau de qualité et de la polyvalence. «Les deux gages d'une bonne insertion», assure Marie-Christine Bordeaux, vice-présidente chargée de la culture et de la culture scientifique de l'université Grenoble-Alpes, mai-

« Il y a trop d'étudiants formés pour les offres d'emploi »

Céline Chanas
présidente de la Fédération
des écomusées et des musées
de société

trousse de conférences en sciences de l'information et de la communication.

«Il faut effectuer le plus de stages possible», conseille François Mairesse, professeur de muséologie et d'économie de la culture à l'université Sorbonne-Nouvelle-Paris-III. «Diversifier les expériences, partir à l'étranger pour l'ouverture et l'apprentissage linguistique», ajoute Muriel Lefebvre, la responsable des masters «médiation culturelle et études visuelles» et «médiation scientifiques, techniques et patrimoniales» de l'université Toulouse-Jean-Jaurès.

L'étudiant devra aussi proposer à ses employeurs potentiels de nombreuses compétences. Outre la médiation culturelle, la gestion, le commercial, la connaissance en informatique et en codage... Etre à l'affût de toutes les nouveautés en matière de médiation. «Cette transversalité est un gage de placement», ponctue Thomas Paris, directeur scientifique du master spécialisé «médias, art et création» de HEC (19 000 euros l'année), pour qui il est indispensable d'«être ouvert, [de] ne pas s'autocentrer sur un micromarché, [d']être intéressé par la négociation, le business». Ce qui n'empêche pas d'«être passionné», rappelle François Cam, enseignant-chercheur en muséologie de l'université de Bourgogne-Franche-Comté.

C'est la démarche entreprise par Oriane Guineau, 25 ans, diplômée en histoire de l'art, en muséologie et du master spécialisé «management des entreprises culturelles et industries créatives» du campus parisien de Burgundy School of Business (BSB), l'école de commerce de Dijon. «Je suis une exception, confie-t-elle: je n'ai jamais connu le chômage. Je suis chargée du développement pour la start-up de 20 salariés Smart Apps.» Un travail commercial et de médiation consistant à prospecter de nouveaux clients, à les contacter, à leur présenter les applications, à com-

prendre leur besoin et à rentrer les commandes... «Les entreprises innovantes comme Smart Apps représentent une voie importante d'insertion pour les diplômés en médiation culturelle», ajoute-t-elle. De quoi assurer le retour sur investissement d'un master comme celui de BSB Paris, facturé 9 800 euros l'année...

Les apprentis, mieux lotis

L'ultime solution est d'opter pour un cursus en apprentissage. C'est une voie recommandée par la CFDT. Les universités Paris-III ou de Lorraine en proposent en médiation culturelle. «L'apprentissage permet d'améliorer l'insertion de nos jeunes», conclut Delphine Ledroit, directrice du centre de formation des apprentis «métiers des arts de la scène» de l'Opéra national de Lorraine, à Nancy. Nos diplômés acquièrent, comme salariés apprentis, une importante expérience professionnelle.»

Ce système permet aussi, lors des conseils de perfectionnement trimestriels, de faire se rencontrer enseignants, professionnels, employeurs, maîtres de stage, syndicats, pour permettre à la formation d'évoluer et la mettre en adéquation avec les besoins des employeurs. Autant de garanties pour des apprentis, qui sont 75 % à trouver du travail avant l'obtention de leur diplôme et 98 % dans les deux ans. ■

GWENOLE GUIOMARD

BRUNO DANS LA RADIO 6H19H

CE SONT LES AUDITEURS QUI EN PARLENT LE MIEUX

Le rire, l'humeur tout pour journée Annachel, 24 ans **la bonne passer une bonne**
Toute l'émission est super

les animateurs et animatrices sont trop cool et marrants...

Natacha, 28 ans - **Que de bons moments au volant de ma voiture sur le chemin du travail. J'adore!** Kelly, 21 ans - **Une équipe très sympa et qui donne la bonne humeur tout au long de la journée**

Yasmina, 24 ans - **whaouuuu merci la Famille de m'avoir payé ma facture. Je viens d'emménager et j'étais dans une galère de**

Ouf! Julien 23 ans - Le TOP!!!!!! Continuez comme ça c'est que du bonheur le matin de vous écouter :)

Marie, 42 ans - **Une équipe super dynamique et marrante à la fois!!! Jamais de mauvais réveil avec eux!** Charly, 14 ans - **Cette émission est vraiment géniale!**

Les animateurs de cette radio sont des fous!

Rejoignez la FAMILLE

funradio
LE SON DANCEFLOOR

L'ART SOUS TOUTES LES COUTURES

De nombreuses formations permettent de préparer une carrière dans le domaine artistique. Un spectre vaste, qui s'étend du spectacle vivant à la publicité en passant par la mode ou par le cinéma

BEAUX-ARTS

LES ÉCOLES DES BEAUX-ARTS

Les 35 écoles françaises des beaux-arts sont réputées et difficiles d'accès. Elles intéresseront trois profils d'étudiants, qui correspondent aux trois branches généralement proposées dans ces cursus :

Option design

Pour les futurs architectes d'intérieur, designers industriels ou textiles.

Option art

Elle forme entre autres des peintres, des sculpteurs et des photographes.

Option communication

Ce cursus donne accès aux métiers d'infographiste, d'illustrateur, de webdesigner et de directeur artistique.

Publiques, ces écoles supérieures d'art délivrent les diplômes du ministère de la culture, avec des frais de scolarité modérés. Leurs cursus sont organisés très classiquement avec une licence (un premier cycle de trois ans) suivi de deux ans de master. Parmi ces écoles, cinq sont devenues leaders : les deux « parisiennes » – l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts de Paris et celle de Versailles – ainsi que Strasbourg, Lyon et Nantes.

Quelle que soit l'école, le recrutement se fait sur concours et la sélection à l'entrée est forte. Si, en théorie, seul le baccalauréat est requis, la majorité des reçus sont passés par des classes préparatoires privées.

A la sortie, les débouchés sont bien sûr hétérogènes selon les écoles et les options choisies, mais l'insertion professionnelle reste généralement difficile : une grande part des diplômés, faute de pouvoir vivre entièrement de leur art, travaillent dans des secteurs proches.

LES ARTS PLASTIQUES À L'UNIVERSITÉ

Les licences

Premier pas dans une formation en dessin, photographie ou vidéo par exemple, les licences d'arts plastiques délivrées par les universités sont accessibles après le baccalauréat et à travers la plate-forme Parcoursup, à condition, entre autres « attendus », d'être sensibilisé aux pratiques de la discipline artistique visée.

Pour s'initier aux arts plastiques, ces cursus proposent, outre un travail sur la création, une réflexion sur la production d'œuvres, l'acquisition de techniques d'expression, de connaissance sur les couleurs ou les matériaux, et d'un bagage plus théorique sur l'histoire de l'art.

Les masters

La licence peut être suivie d'un master en arts plastiques, qui ouvre non seulement une carrière purement artistique, mais aussi des professions annexes, comme celles de critique d'art ou de directeur artistique.

SPECTACLE VIVANT

Les métiers du spectacle vivant – danse, musique, théâtre, cirque, marionnette – sont enseignés dans 33 établissements en France.

Les conservatoires

Les artistes interprètes (musiciens, danseurs, comédiens) ont une voie royale : les conservatoires nationaux supérieurs. D'un excellent niveau, ces formations sont sélectives, puisqu'elles sont accessibles sur concours, avec audition. L'écrasante majorité des admis ont une pratique artistique déjà rodée dans les conservatoires régionaux et départementaux.

Concernant les débouchés, les conservatoires préparent aux diplômes d'Etat de professeur de musique ou de danse, mais aussi aux concours d'entrée dans les orchestres et théâtres nationaux ou régionaux. C'est un parcours moins connu, mais il est également possible de prolonger ses études après le conservatoire par un doctorat, c'est-à-dire un diplôme de niveau bac + 8, et de se consacrer ainsi à la recherche. Le conservatoire de Lyon propose par exemple un cursus de recherche en musique.

Une école pour les marionnettistes

Les futurs marionnettistes, une spécialité rare, pourront s'orienter vers Charleville-Mézières et son Ecole supérieure nationale des arts de la marionnette.

Les diplômés des cursus de spectacle vivant, en théorie destinés à des carrières purement artistiques, sont parfois réorientés vers des postes où les débouchés sont meilleurs (l'enseignement, entre autres) en attendant de pouvoir vivre complètement de leur art.

ARTS APPLIQUÉS

Pour les étudiants qui choisiront les arts appliqués, le nombre d'établissements est plus restreint puisqu'ils ne sont que sept à être reconnus comme des écoles supérieures d'arts appliqués (ESAA) : les écoles Boulle, Duperré, Estienne et Olivier-de-Serres, à Paris, l'Ecole supérieure des arts appliqués et du textile à Roubaix, et les lycées La Martinière-Diderot, à Lyon, et Alain-Colas à Nevers.

Diplôme de premier cycle

Les formations des ESAA viennent tout juste d'être réformées. Jusqu'ici, elles proposaient des BTS en arts appliqués ou un diplôme des métiers d'art. Depuis la rentrée, elles doivent délivrer un diplôme unique, le diplôme national des métiers d'art et du design (DNMADE). Certaines écoles n'ont pas encore opéré ce changement et devraient le faire à la rentrée prochaine, en 2019. Le DNMADE couvre désormais 14 spécialités, du graphisme au livre, en passant par le numérique et le patrimoine. Il est délivré non seulement par ces écoles d'art, mais aussi par des lycées ou par les centres de formation des apprentis (CFA).

Diplôme de second cycle

Après le premier cycle, les étudiants pourront poursuivre leurs études en arts appliqués jusqu'au master, en vue de disposer d'un diplôme supérieur des arts appliqués. En deux ans, ce cursus forme entre autres des architectes d'intérieur, des stylistes, des designers, des illustrateurs. Ces formations, tout comme les Beaux-Arts, sont réputées et très sélectives.

ARCHITECTURE D'INTÉRIEUR

Pour imaginer l'aménagement intérieur d'habitations, de bâtiments publics ou d'entreprises, des compétences artistiques sont nécessaires.

Les écoles d'art

Il est possible d'accéder à une carrière d'architecte d'intérieur en passant par une école d'art, d'arts appliqués ou une école des beaux-arts. Une quinzaine de diplômes d'écoles sont reconnus par le Conseil français des architectes d'intérieur.

Les écoles d'architecture

Evidemment, un cursus plus classique en école d'architecture est aussi possible.

MODE

Dans l'univers de la mode, différentes carrières s'ouvrent aux étudiants.

L'artisanat

Pour les futurs tailleurs ou brodeurs, quatre diplômes existent : le CAP, le brevet des métiers d'art, le diplôme des métiers d'art, et certains diplômes nationaux des métiers d'art et du design (DNMADE).

Les métiers de la fabrication

Ces métiers sont, eux, accessibles avec un bac professionnel, mais obtenir un BTS favorise tout de même l'insertion dans la vie active. Il existe un BTS consacré aux métiers de la mode, avec une option vêtement ou chaussure et maroquinerie, et un BTS en innovation textile. Pour les étudiants qui souhaitent s'orienter vers la recherche, les diplômés d'ingénieurs spécialisés sont la voie royale.

Le stylisme

Les futurs stylistes choisissent généralement de passer un BTS design de mode, textile et environnement qu'ils complètent par une licence professionnelle. Depuis la rentrée, ils peuvent également préparer un DNMADE mention mode, un nouveau diplôme en trois ans après le bac.

CINÉMA ET AUDIOVISUEL

Du CAP au bac +5

Pour les métiers techniques de l'audiovisuel – machiniste, électricien ou constructeur de décors – il existe des CAP et des baccalauréats professionnels. Pour les métiers plus « artistiques » de la prise de vue ou de son, du montage, de la production ou de la réalisation, des formations de niveau bac + 2 à bac + 5 existent en lycée (sous forme de BTS), dans des universités (diplômes de licence et master), ou encore en école.

Les écoles publiques

Quelques écoles publiques sont très réputées, et donc très sélectives, comme La Fémis, l'Ecole nationale supérieure Louis-Lumière, l'Ecole nationale supérieure de la photographie d'Arles, et l'INA Sup, l'école de l'Institut national de l'audiovisuel.

Les écoles privées

Il existe des écoles privées, dont certaines sont reconnues par la profession. A la clé, des emplois majoritairement dans de petites sociétés de production, très souvent sous un statut d'intermittent, pour les techniciens et les artistes comme pour les cadres.

L'animation

Les places en écoles spécialisées dans le cinéma d'animation – par exemple Les Gobelins, à Paris, ou Rubika, à Valenciennes – sont assez rares.

PHOTOGRAPHIE

Si certains photographes réussissent à faire carrière sans être passés par une école spécialisée, les diplômés restent un atout certain pour se faire une place dans ce milieu où les débouchés sont restreints.

De bac + 2 à bac + 5

Le cursus le plus court est un BTS photographie, mais la majorité des diplômés s'organisent en cinq ans.

Les écoles spécialisées

Elles sont généralement accessibles sur concours, les très réputées Ecole nationale supérieure Louis-Lumière et Ecole nationale supérieure de la photographie d'Arles étant très sélectives. Des écoles d'art généralistes proposent également des spécialisations en photographie, comme l'Ecole nationale supérieure des arts décoratifs.

DESIGN ET GRAPHISME

Les diplômes

Le paysage des formations en design et graphisme est censé devenir plus clair avec la réforme du diplôme national des métiers d'art et du design, alors que l'enchevêtrement actuel de formations déroutait souvent les étudiants : se chevauchaient en effet des BTS en design graphique (bac + 2), des diplômes

des métiers d'art en arts graphiques (bac + 3), des diplômes nationaux d'art en design, et des licences professionnelles.

Les spécialités

Les cursus en graphisme et design offrant différentes spécialités, il faudra les passer en revue pour faire le bon choix au moment de l'orientation, d'autant plus que l'insertion professionnelle y est hétérogène.

PUBLICITÉ ET MARKETING

Les écoles de publicité sont nombreuses, et les écoles de commerce proposant une spécialisation en marketing le sont encore plus.

A l'université

Les carrières de la publicité et du marketing sont également accessibles via des masters délivrés par des universités ou par des instituts d'études politiques.

Dans une école d'art

Pour les étudiants de ces secteurs qui veulent privilégier les compétences créatives, il est possible de suivre un cursus spécialisé dans une école d'art. L'Ecole nationale supérieure des arts décoratifs par exemple forme de futurs illustrateurs pour la publicité.

AUTOUR DE L'ART

Au vu des débouchés limités proposés par les secteurs artistiques, les métiers qui gravitent autour de l'art peuvent exercer une forte attractivité pour les jeunes créatifs. Ainsi, l'enseignement ou la médiation culturelle représentent des activités parallèles exercées par de nombreux artistes qui ne parviennent pas à vivre entièrement de leur art.

Expert, restaurateur, commissaire-priseur

Les carrières d'expert, de restaurateur d'œuvres ou de commissaire-priseur nécessitent un cursus spécialisé auquel il est nécessaire d'être préparé. Ainsi, des études d'histoire de l'art, en arts appliqués ou en arts plastiques, ne suffisent pas pour prétendre au métier de commissaire-priseur : il faut également être passé par au moins deux ans de droit.

Gestion de patrimoine culturel

Certains métiers de la culture, comme celui de régisseur (qui gère l'organisation matérielle du déplacement des œuvres) ou ceux relatifs à la gestion du patrimoine culturel (les conservateurs, entre autres), nécessitent de poursuivre ses études après une licence ou une école d'art. ■

MÉGANE DE AMORIM

Le Monde

Siège social : 80, bd Auguste-Blanqui
75707 PARIS CEDEX 13
Tél. : +33 (0)1-57-28-20-00

Édité par la Société éditrice
du « Monde » SA

Président du directoire,
directeur de la publication :

Louis Dreyfus

Directeur du « Monde » :

Jérôme Fenoglio

La reproduction de tout article est interdite sans
l'accord de l'administration. Commission paritaire
des journaux et publications n° 0722 C 81975.
ISSN : 0395-2037

Pré-presses Le Monde
Impression L'Imprimerie
79, rue de Roissy
93290 Tremblay-en-France
Printed in France

Origine du papier : France. Taux de fibres recyclées : 100 %.
Ce journal est imprimé sur un papier UPM issu de forêts gérées
durablement, porteur de l'Ecolabel européen sous
le N°FI/37/001. Eutrophisation : Ptot = 0,009 kg/
tonne de papier